

LES MOULINS A PAPIER D'ANNONAY
SOUS L'ANCIEN RÉGIME :
L'EXEMPLE DE LA PAPETERIE VIDALON

EXPOSÉ DE SOUTENANCE DE THESE DE 3^e CYCLE (*)

« Les moulins à papier d'Annonay du XVI^e siècle au début de l'ère industrielle » : nous avons choisi un tel sujet d'une part parce qu'il concerne une région qui nous intéresse, et d'autre part parce que la papeterie était l'une des deux grandes activités industrielles de cette ville à l'économie florissante.

Étudier la papeterie d'Annonay était se pencher sur les affaires des Johannot et des Montgolfier, deux familles d'origine auvergnate qui avaient apporté en Haut-Vivarais les secrets de l'activité principale de leur province. Ces deux entreprises qui, à la fin de l'Ancien Régime occupaient chacune près de deux cents personnes, ne correspondaient plus au système traditionnel et il nous a semblé intéressant de cerner les différences les plus importantes, de connaître l'espace commercial et les techniques de ces deux manufactures.

Pour mener à bien cette tâche, nous disposions tout d'abord des archives des deux moulins : celles des Johannot qui sont déposées aux Archives Départementales de l'Ardèche, et celles des Montgolfier qui demeurent privées. Ces dernières, très abondantes et très complètes pour la fin du XVIII^e siècle et le premier quart du XIX^e siècle, nous incitèrent à consacrer l'essentiel de notre travail à la papeterie de Vidalon qui semblait être la plus éloignée des moulins traditionnels. A ces deux sources principales venaient s'ajouter celles des Archives Nationales concernant l'industrie, celles des Archives Départementales du Puy-de-Dôme, de l'Ardèche et surtout celles de l'Hérault, avec en particulier la série C qui renferme d'intéressants rapports et enquêtes sur la papeterie ainsi

(*) soutenue en novembre 1980. Jury : Jean-Pierre Gutton, Maurice Bordes et Georges Durand.

que la correspondance de l'intendance. Celle-ci est complétée par le dossier C 143 des Archives Départementales de l'Ardèche qui comprend les diverses tractations avec les États du Languedoc pour l'installation des cylindres hollandais ainsi que des réclamations contre les douanes intérieures.

*
* *

En étudiant plus en détail les moulins des Montgolfier, notre but n'était pas de faire la monographie d'une industrie mais de montrer les transformations techniques et sociales issues de ce moulin.

Les papetiers de Vidalon se signalent tout d'abord par leur niveau d'instruction : il est peu courant de rencontrer des propriétaires de moulins ayant fait des études supérieures, se distinguant par leurs inventions et ayant leurs entrées à Versailles. Mais paradoxalement cette mondanité ne les éloigne pas de leur art et c'est au contraire leur culture qui leur permet de rechercher l'emploi et le perfectionnement des nouvelles techniques qu'ils implanteront chez eux dans un but lucratif, certes, mais surtout pour satisfaire le désir de moderniser leur métier, d'augmenter le potentiel productif du pays. Cette idée du bien général les conduira à faire de nombreuses demandes ou observations au pouvoir chaque fois qu'ils le jugeront nécessaire.

Faire avancer la technique, améliorer la production était le but que s'étaient fixé les papetiers d'Annonay et que l'on retrouve dans la mise au point des cylindres hollandais, leurs adaptations aux procédés existants et l'obtention d'une meilleure rentabilité. Mais, pour Pierre Montgolfier, les transformations techniques ne pouvaient se réaliser qu'en liaison avec la restructuration du marché. L'accroissement de la masse produite n'aurait aucun effet et ne serait pas possible sans l'abolition des particularismes régionaux, du système de main-mise d'une province sur ses matières premières. Il fallait, au contraire, rechercher et établir un marché national, une libre circulation des produits à l'intérieur du pays et faire passer l'intérêt de la nation avant les rivalités internes. Le but devait désormais être la conquête de marchés extérieurs, la rivalité avec les concurrents étrangers et non plus avec les compatriotes; cette extension du secteur commercial serait une preuve de la force de la France, de la vitalité de son économie.

Etre compétitif signifiait fabriquer des quantités importantes, de qualité supérieure et à bas prix. Or cette dernière obligation ne dépendait pas seulement du renouvellement technique. L'abaissement du coût de production qu'il entraînait était peu de chose à côté de la suppression des barrières douanières intérieures qui constituaient le véritable obstacle. Vendre à Paris ou à l'étranger du

papier produit en Haut-Vivarais n'était pas une opération facile si l'on considère l'augmentation du prix de vente occasionnée par les différents droits. Pour Pierre Montgolfier, l'accroissement des ventes passe par l'abolition des péages; or une telle requête touche les privilèges des fermiers et atteint les finances des provinces si bien que, malgré quelques concessions difficilement obtenues, la situation n'est pas encore clarifiée à la fin de l'Ancien Régime et ne le sera que par la Révolution.

*
* *

Que la révolution technique ait eu un impact sur le système des ventes semble normal car la production et l'écoulement du papier étaient intimement liés. Mais ce qui, pour nous, prend le plus d'importance dans la manufacture des Montgolfier, est le bouleversement social qu'a entraîné l'installation des cylindres hollandais. Avec les anciennes techniques disparaît, à Vidalon le Haut, la main-mise de l'Association sur le moulin. Dans le système traditionnel, l'influence des ouvriers papetiers était énorme. Ils connaissaient la valeur de leur «coup de main» et entretenaient une pénurie de main-d'œuvre au sein de leur métier afin de se rendre indispensables et d'imposer leur point de vue et leurs coutumes au maître. Certaines règles étaient positives comme celles concernant l'alimentation courante; elles permettaient à l'ouvrier papetier l'obtention d'une nourriture décente par l'apport massif de protéines animales. D'autres coutumes étaient tyranniques, telle la main-mise sur l'embauche qui enlevait au maître toute liberté et l'obligeait parfois à garder ou à engager de mauvais ouvriers. En effet, faute d'une solidarité des fabricants, le maître ne pouvait pas résister, craignant toujours la ruine qu'entraînerait la mise en interdit de son moulin par l'Association. Cette menace de désertion et d'interdit pesait comme une épée de Damoclès sur le papetier car ses ouvriers l'invoquaient à tout moment, que ce soit pour garder leurs coutumes ou lui interdire toute modification dans le système de production.

Depuis quelque temps, déjà, la colère grondait à Vidalon. Pierre Montgolfier essayait de supprimer progressivement ces coutumes qui allaient à l'encontre d'une bonne production et qui ne pourraient aller de pair avec les cylindres hollandais qu'il essayait d'installer depuis trente ans. Il y avait, en effet, incompatibilité entre des machines délicates qui réclamaient une attention constante et la coutume d'aller boire avec d'autres à de multiples occasions, délaissant ainsi l'ouvrage ou revenant avec un état de lucidité diminué. L'implantation des nouvelles techniques fut l'occasion de briser le mouvement des ouvriers. Ceux-ci commencèrent par réagir contre ces appareils qui non seulement étaient une menace pour l'emploi mais qui, surtout, risquaient de ne plus les rendre indispen-

sables et diminuaient donc leur influence. Il semble d'ailleurs que les Montgolfier prévoyaient et recherchaient même cette désertion puisque, depuis plusieurs mois, ils la préparaient, ayant embauché et fait former par leurs ouvriers des fils de paysans des environs plus âgés que les apprentis ordinaires et donc moins faciles à entraîner, d'autant plus qu'ils n'appartenaient pas à l'Association. En fait les événements d'octobre à décembre 1781 ne sont que l'aboutissement d'une situation qui se détériorait de plus en plus. L'embarras que ces troubles ont causé aux maîtres, qui ne pouvaient pas perdre de clients et durent mettre toute la famille au travail, était le prix de ce que les Montgolfier recherchaient depuis longtemps : se débarrasser des entraves de l'Association, être libres de leurs décisions, être véritablement les maîtres. Ce tournant dans l'histoire sociale des papetiers est étroitement lié au changement de la technique; désormais l'ouvrier papetier ne sera plus l'artiste, celui dont l'habileté est à la base du bon ouvrage; il s'achemine vers l'état de serviteur d'une machine, de simple unité de la masse productrice, sans individualité.

A Vidalon, on note ce renversement de situation tout d'abord avec la mise par écrit d'un règlement, seule volonté des dirigeants. Certes, il n'a rien de trop contraignant, il fait preuve d'un souci de justice et d'humanité, mais c'est tout de même une affirmation du pouvoir de direction du maître qui, désormais, peut imposer ses directives sans souffrir les entraves de ses employés. L'attitude de ces manufacturiers semble modérée; ils instituent un système de primes pour favoriser les bons ouvriers et se soucient également du confort des employés. Ce système patriarcal a le mérite de vouloir faire disparaître des abus préjudiciables à la bonne qualité, mais son utilisation, à longue échéance, amènera la déchéance des ouvriers, liée à de nouveaux progrès techniques.

Avec l'installation des cylindres hollandais, ce ne sont pas seulement les « modes » qui disparaissent, mais il y a un changement total de l'organisation interne; l'âge d'embauche est plus élevé, l'apprentissage tel qu'il était conçu autrefois, c'est-à-dire une étape pour l'accession à la maîtrise, disparaît, il devient une période d'initiation aux techniques avec très souvent un salaire progressif. On voit donc apparaître l'ouvrier au lieu de l'artisan. La vie communautaire, elle-même, connaît des bouleversements : à partir de 1785, à la demande des ouvriers d'ailleurs, le choix sera possible entre le salaire-nourriture ou une somme équivalente aux frais d'alimentation. Ceci est une nouvelle rupture car les liens entre le maître et ses employés se desserrent, il n'y a plus la fraternité des compagnons de table, de la nourriture partagée et identique, que l'on ait le pouvoir ou qu'on le subisse. L'écart se creuse et l'on va vers la séparation, avec, certainement, un mode de vie plus « bourgeois » pour les maîtres, qui ira s'accroissant puisque, quelques années plus tard, ce seront les familles dirigeantes qui acquerront leur liberté les unes par rapport aux autres.

La rupture de 1781 fut brutale mais elle ne sera pas décisive car petit à petit des ouvriers auvergnats ou issus d'autres régions papetières feront de nouveau partie du personnel de Vidalon et il faudra attendre une autre innovation technique, l'installation de la machine à papier continu en 1822, pour que la rupture soit totale. En effet, à cette occasion, il y eut une nouvelle levée des ouvriers qui refusaient ce perfectionnement, en qui ils voyaient, très justement d'ailleurs, une menace pour l'emploi. C'est à ce moment là que Barthélémy Barou de la Lombardière de Canson brisa définitivement ce qui restait de l'Association et de son influence.

*
* *

A travers les Archives de Vidalon, on décèle également un lien entre la modernisation des techniques et la détérioration des relations entretenues avec les Johannot. Jusqu'en 1780 les Johannot et les Montgolfier vivaient en parfaite harmonie, ils se soutenaient mutuellement et s'unissaient pour formuler des réclamations au pouvoir, ainsi pour la suppression de la Douane de Valence ou la libre circulation des chiffons. L'installation des cylindres hollandais allait briser cette harmonie, on entra dans une période de critiques, de délations et même de mensonges; après la visite de Nicolas Desmarest, les États du Languedoc décidèrent d'encourager un moulin à papier dans la province, or seuls deux fabricants étaient capables de mener à bien cette tâche : les Johannot et les Montgolfier. Ce fut donc la course à la subvention, subvention dont l'importance ne résidait pas tant dans l'apport financier, qui restait faible par rapport aux frais engagés, que dans la publicité qu'elle occasionnerait pour le bénéficiaire. Il semble que les Montgolfier aient été privilégiés, peut-être par des informations précoces, puisque leur soumission fut envoyée deux jours seulement après la décision des États du Languedoc réunis à Montpellier, ville située à deux cent cinquante kilomètres de Vidalon. Des mémoires furent envoyés avec, bien sûr, des détails techniques, mais aussi des considérations sur les entreprises des confrères et parfois même des attaques violentes, des affirmations fausses sur le concurrent. Cette fièvre atteignit les quatre papetiers d'Annonay, même si deux d'entre eux n'avaient aucune chance de réussir. On vit d'ailleurs les Johannot, famille fière et bourgeoise, s'abaisser dans leurs suppliques, assurant que leur situation était déplorable, que la misère les guettait. Ces attaques se faisaient toujours par personnes interposées, en effet lorsque les concurrents s'adressaient des lettres, elles étaient toujours courtoises, empreintes d'une sollicitude qui était tout de même à la limite de l'ironie. Cette concurrence se jouait également à travers les ouvriers; lorsque ceux de Vidalon se rebellèrent contre leurs maîtres en 1781, justement à cause des cylindres, Mathieu Johannot, alors maître-garde, conseilla les ouvriers mutins contre les Montgolfier, refusa de clore son procès-

verbal pour des raisons qui ne peuvent être considérées comme légitimes. D'autre part les Montgolfier reprochaient à Johannot de débaucher leurs ouvriers, de les attirer, de leur faire de nombreuses promesses d'avantages ou de salaires afin que les papetiers de Vidalon, déjà formés aux manipulations hollandaises, puissent faire marcher les machines que Johannot installait petit à petit. Ainsi d'une part Mathieu Johannot diminuait le potentiel de production de Vidalon, d'autre part il bénéficiait des procédés hollandais sans frais d'apprentissage. Alors qu'avant l'installation des cylindres les papetiers d'Annonay échangeaient matériel et matières premières, connaissaient parfaitement leurs productions respectives, après 1781 chacun essaie de voler l'appât de l'autre, on assiste à un véritable espionnage industriel. Lorsqu'Étienne Montgolfier est à Paris pour les expériences aérostatiques, il achète diverses feuilles produites par Johannot et qu'il ne peut se procurer à Annonay, il les envoie à Vidalon pour que son frère les examine en détail et détermine si elles sont supérieures au papier de Vidalon et dans ce cas diverses tentatives seront effectuées pour combler cette lacune. Ces tracasseries se poursuivront pendant plusieurs décennies; le renouvellement technique a brisé la bonne entente de la papeterie annonéenne.

Le changement des techniques commerciales semble contemporain du nouveau mode de fabrication. Avant les cylindres hollandais, Pierre et Raymond Montgolfier avaient certes visité des clients mais on ne trouve pas de trace de voyage de prospection tel que celui qu'entreprend Étienne de Montgolfier en 1789. Il joue alors le rôle du représentant-placier moderne, recherchant des clients, des fournisseurs éventuels de matières premières mais aussi établissant dans les villes importantes des dépositaires et des commis de son entreprise qui participeront à la diffusion du papier, auront les échantillons nécessaires qui guideront le choix des futurs clients. On assiste donc à une réelle organisation, à une planification du système des ventes qui constitue aussi un signe de modernité et contraste avec les faibles moyens des petits propriétaires de moulins.



Un autre aspect des Montgolfier mérite d'être évoqué, c'est leur stupéfiante ascension sociale. En trois générations ils passeront de l'artisan besogneux, vivant sous la coupe d'un négociant, à l'état noble. Cette ascension sociale se remarque dans l'éducation des enfants, car plusieurs fils font ce qui correspond à des études supérieures et les filles de Raymond et de Pierre sont élevées par les Ursulines de Boulieu, couvent qui est d'ailleurs une véritable annexe de Vidalon tant l'emprise des Montgolfier y est grande. Non seulement les sœurs Montgolfier le dirigent mais elles réforment aussi les modes de gestion et utilisent le réseau commercial de la papeterie pour les achats. Quant aux Montgolfier qui entrent

dans les ordres, ils ont presque tous des carrières importantes que ce soit Étienne, le Sulpicien, installé au Canada et qui négocia avec le Roi Georges III d'Angleterre le maintien de la religion catholique dans cette région ou que ce soit le Chanoine Alexandre-Charles qui s'entretint avec le pape Clément XIV pour l'annulation des vœux d'Adélaïde Bron, future épouse de son frère Étienne. On retrouve l'ascension sociale des Montgolfier dans les mariages qu'ils contractent, ils n'obéissent plus à la loi de l'endogamie qui veut que les unions se fassent dans la profession, au contraire ils s'allient dans un premier temps avec la moyenne et la haute bourgeoisie annonéenne et dans un second temps avec la bourgeoisie régionale, lyonnaise ou parisienne, avant de contracter des alliances avec la noblesse ce qui est l'aboutissement de leur ascension. Cette noblesse, ils la possèdent d'ailleurs depuis 1783 et elle est étroitement liée à leurs découvertes techniques, à leur réseau de papeteries en Velay, Dauphiné, Savoie, Vivarais et Beaujolais. Bien que l'anoblissement fut prononcé après la réussite des aérostats, les lettres de noblesse stipulent qu'elles sont dues à l'essor qu'ils ont donné à la papeterie. Ce sont d'ailleurs les réalisations techniques dont il a été question précédemment qui sont à l'origine du titre de «Manufacture Royale» que reçut Vidalon le Haut en 1784.

*
* *

L'amélioration des techniques a toujours été le but des Montgolfier, et si leurs essais permanents et leurs réussites furent à l'origine de leurs titres, il n'en demeure pas moins qu'un homme comme Étienne de Montgolfier qui côtoyait de Calonne, Malesherbes, Franklin, Loménie de Brienne et de nombreuses personnalités, qui était reçu à Versailles, vivait l'existence de ses ouvriers lorsqu'il était dans son moulin, cherchant toujours de nouveaux procédés avec son père et ses frères, travaillant à la fabrique, mettant la main à la pâte. Lorsque les ouvriers désertèrent le moulin en décembre 1781, ce furent les membres de la famille Montgolfier qui réussirent à maintenir cinq cuves en activité. Il semble que c'est cet amour de la technique, ce désir du progrès qui différencient les Montgolfier des autres manufacturiers qui avaient le même rang social mais qui vivaient hors des bâtiments de production, qui n'avaient gardé que le rôle directionnel et qui, peut-être, avaient maintenu leur activité, mais n'avaient pas participé à des perfectionnements comparables à ceux des papetiers d'Annonay.

La papeterie des Montgolfier nous a semblé intéressante par sa masse de contradictions, ses originalités mais aussi par les conséquences qui suivirent les transformations techniques, et, en particulier, par leur impact sur la société papetière, sur les relations maîtres-ouvriers.